

P O L A R

MICHÈLE  
PEDINIELLI



Après  
les chiens

 *l'aube*  
NOIRE



APRÈS LES CHIENS

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3330-8

Michèle Pedinielli

# **Après les chiens**

roman

*éditions de l'aube*

DE LA MÊME AUTEURE

*Chez le même éditeur*

BOCCANERA, 2018; l'Aube noire poche, 2019

*Aux solidaires de la vallée de la Roya, d'Italie, de Nice,  
du Briançonnais et d'ailleurs.*



« *No one leaves home unless  
home is the mouth of a shark.* »

(« Personne ne quitte sa maison à moins  
Que sa maison ne soit devenue la gueule d'un requin. »)

WARSAN SHIRE, *Home*

« Et peu à peu agonisaient aussi la compassion, la fraternité,  
la solidarité, le respect des vieux, des malades, des minots,  
et mouraient les règles de la...

— Fais pas ton moraliste de merde, dit Montalbano à  
Montalbano. Essaie plutôt de te sortir de ce guêpier. »

ANDREA CAMILLERI, *Le tour de la bouée*



# 1

Pourquoi j'ai dit oui ? Depuis trois semaines, chaque matin entre 6 heures et 6 heures... 03 aujourd'hui, Scorsese me lèche la bouche. Chaque matin, je me réveille en pensant qu'il s'est récuré les couilles avec cette même langue. J'ouvre un œil pour le plonger dans celui tout rond du petit bâtard. Autour, il y a des poils partout, dans tous les sens, incapables de décider collectivement dans quelle direction retomber. Incapables également de rester accrochés sur le dos de leur propriétaire. Ce qui a poussé Dan à exiler l'animal dans ma chambre : « Non seulement il grimpe en douce la nuit sur le canapé, mais en plus il a transformé notre sol en moquette. Il dort avec toi, fin de la discussion. » Donc, chaque matin, j'ai droit à un réveil humide et puant dont l'unique vertu est de me faire bondir immédiatement hors du lit pour échapper à la langue rose. J'enfile le T-shirt et le bas de survêtement qui gisent au pied du lit et je me traîne jusqu'à la cuisine. Au passage, je remarque que la porte de la chambre de Dan est fermée : pas d'écharpe rouge accrochée à la poignée, mon coloc est donc rentré seul. J'attrape la cafetière italienne, dévisse le bas, le remplis d'eau, trouve le café dans le frigo et en tasse trois cuillères dans le compartiment du milieu, revisse le tout et

allume le feu. En attendant le glouglou salvateur, je m'occupe de la gamelle de Scorsese qui me regarde comme si j'étais la déesse de l'Amour, de l'Abondance et du Bonheur tout à la fois. C'est simple d'accéder au statut de divinité, il suffit d'un paquet de croquettes. J'ai accepté de garder l'animal parce que ses propriétaires (« On dit ses mamans, Diou ») Dagmar et Klara sont parties en Suède pour des vacances en famille. Elles m'ont bien vendu la chose : « Un chien adorable qui te connaît et qui t'aime ; très cool, tu verras, il faut juste le sortir deux fois par jour », sans mentionner les horaires indécents de réveil. Mais aujourd'hui, c'est fini.

« Ce soir, tu vas retrouver tes mamans. Tu es content, hein ? »

Scorsese frétille de la queue en terminant ses dernières croquettes. J'ai de la chance, il ne comprend pas que le suédois, Dag et Klara ayant tenu à ce qu'il devienne bilingue afin de l'insérer dans la société française. C'est important l'intégration quand on ne peut pas afficher son pedigree.

Je verse le café et ouvre la porte-fenêtre pour m'installer sur le balcon. Il fait encore frisquet (tu m'étonnes, tu as vu l'heure ?), sinon c'est parfait. Je regarde les toits du Vieux-Nice, ma petite place et son figuier. C'est l'heure calme où je jouis en toute conscience de ma ville et où je m'étonne qu'on puisse habiter ailleurs qu'ici. Loin de ces toits à quatre pentes recouverts de tuiles plates. Entourée de façades ocre frappées de soleil, ornées de volets verts, de cette couleur dite *dessous de feuille d'olivier* qui tire vers le gris argenté. Avec des volets percés de jalousies qui empêchent la lumière directe d'entrer dans la pièce, permettant tout au plus sa réverbération au plafond dans la pénombre fraîche d'une chambre. Comment résister dans une ville où le Vieux-Nice n'existe pas ? Comment tu fais en plein mois d'août pour trouver de la fraîcheur sans ces ruelles si étroites que le soleil n'y pénètre pas, sans les

soupiraux au-dessus des portes qui brassent l'air et ventilent tout l'immeuble ? Il faut juste fuir les quatre axes de la vieille-ville fréquentés par les touristes. Par exemple, tu quittes la rue Pairolière et ses dizaines de boutiques éphémères, tu grimpes quelques marches et tu te retrouves chez moi, dans la partie qu'on appelait autrefois le babazouk. Là où il n'y a personne, ou presque. Quelques slips qui sèchent sur la corde à linge, un chien qui attend sur le pas d'une porte ouverte. Tu entends la radio du premier étage, parfois une engueulade sévère. Mais le plus souvent, c'est silencieux. Tu as quitté un fleuve qui se presse entre deux rives marchandes pour te retrouver dans une ville vide comme un tableau de Giorgio De Chirico.

Je jette un coup d'œil juste en bas. Le banc de pierre de la place est vide. Ferdi, le SDF allemand et muet qui y a élu domicile il y a plusieurs mois, l'a déserté depuis quelque temps. Il me manque un peu. Le ciel s'éclaircit à l'est. Comme chaque matin, une fois le café avalé, je dois reconnaître qu'il a raison, ce clebs. Il n'y a personne dans les rues, la journée promet d'être belle et je vais profiter de ces heures tranquilles. Dans l'entrée, j'enfile mes baskets, j'attrape le haut du survêt et mon casque. Le chien sur les talons, je dégringole silencieusement les quatre étages et retrouve ma Vespa accrochée à côté de la porte d'entrée. Je soulève Scorsese et je le pose dans le panier que j'ai fixé à l'avant du scooter, sur le coussin que j'ai tassé au fond. Je lui colle mes lunettes de piscine pour protéger ses yeux et je rabats la visière de mon casque pour éviter aux miens des litres de bave bientôt portés par la vitesse. Allez, je me la joue un peu avec le cabot immobile, la truffe en avant et les oreilles au vent, figure de proue de mon vaisseau rouge ! On a pris nos petites habitudes : à chaque feu rouge, il se tourne vers moi et me sourit. Je lui gratte le museau en retour. Arrivés tout en haut du boulevard Carnot, on attend patiemment au feu

devant le supermarché. C'est l'heure où les employés arrivent, la tête encore embrumée. Il y a généralement une dame d'un certain âge aux courts cheveux aubergine qui franchit les quelques mètres depuis l'entrée pour venir tapoter la tête de Scorsese. « C'est sympa de vous voir le matin, ça met un peu de joie avant d'embaucher. » Le cabot n'est pas en reste, il léchouille avidement la main usée. On bifurque pour aborder la route forestière qui mène au mont Boron, où je gare la Vespa sur un petit plateau. C'est le point de départ de plusieurs chemins qui font notre bonheur du matin.

Je déteste la campagne. C'est vert, il y a des trucs qui piquent et d'autres qui grouillent. Je ne sais plus qui a affirmé : « La campagne, la journée tu t'emmerdes ; la nuit, tu as peur », mais pour moi c'est tout à fait ça. Sauf qu'ici, c'est parfait. Les oliviers et les pins parasols se mêlent aux agaves et aux figuiers de Barbarie, quelques pies ont la bonne idée de zébrer tout ça d'un éclair noir et blanc, mais si tu tends l'oreille, tu entends le vrombissement rassurant de la ville en contrebas. Avec même parfois le tacatacatac particulier d'une machine de forage qui creuse un bout de rocher. Dès qu'il fait beau et que les jet-setteurs sortent leurs jet-skis, tu entends les claques que se prennent les engins sur l'eau étale et les rires qui montent jusqu'ici. Bref, c'est la nature que j'aime. Avec de la ville tout autour. Tu ne me feras pas aller plus loin dans l'amour de la végétation à moins que ce ne soit en Corse, dans le maquis. Mais ça, c'est une autre histoire. Le seul truc, c'est que ce massif forestier est situé sur une colline et donc que ça monte. Ça monte sec. À un moment, ça descend aussi, mais plus tard, souvent trop tard pour mes poumons. Je m'élançe donc au ralenti sur le chemin bitumé dont la pente frise les 5 %. À froid, c'est toujours un peu violent. Scorsese reste à proximité, avec cette tranquille illusion d'être libre dans son

cercle d'autonomie d'un rayon d'un mètre cinquante autour de moi. Il a de plus petites pattes que les miennes, mais l'avantage d'en avoir quatre, et se maintient bien à ma hauteur. Une fois les premières foulées réglées, je passe en pilotage automatique, je remets les clés de la machine à mon cerveau. C'est lui qui prend les rênes. Parfois, je deviens un corbeau perché en haut d'un fjord et je laisse mon regard glisser le plus loin possible dans des immensités grises, bleues, paisibles. Lorsque je m'envole au-dessus de ce camaïeu de gris, les vagues des premières notes de *The Raven* des Stranglers accompagnent mes battements d'ailes et mon œil noir aperçoit tout en bas la proue des drakkars menés par Kirk Douglas. D'autres voyages m'entraînent dans un pub du pays de Galles où un chœur de femmes de mineurs, beau à en mourir, me chante qu'elles veulent du pain et des roses. Ma foulée est alors plus légère. Et parfois, je me souviens que j'ai tué quelqu'un. Ces jours-là, je sais que je n'irai pas loin.

J'arrive en vue de la Batterie. Cette structure militaire du XIX<sup>e</sup> siècle, construite pour défendre Nice et Villefranche, est fermée depuis la nuit des temps. Un immense portail métallique en empêche l'entrée et un fossé de près de cinq mètres de profondeur la ceinture, envahi par toute la végétation méditerranéenne qui a pu s'y glisser pour s'épanouir. Le chemin qui surplombe les douves est parsemé de tout petits gravillons blancs, qui t'éblouissent l'été à cause de la réverbération du soleil. C'est un des plus beaux points de vue du monde. J'arrive par l'est et, entre les pins parasols, je vois le soleil se lever sur Saint-Jean-Cap-Ferrat. La péninsule aux mètres carrés les plus chers de la planète se découpe nettement et derrière, j'aperçois la côte qui continue jusqu'en Italie. En continuant vers l'ouest, tu passes au-dessus de la Pointe des Sans-Culottes et avec un peu de chance, tu suis la

progression d'un voilier ou du bateau de Corse, le paquebot qui fait la liaison avec Ajaccio ou Bastia. Quelques foulées de plus et tu surplombes le port, la Baie des Anges, la colline du Château... Tu fais juste attention parce qu'à cet endroit-là, un pin a décidé de pousser en diagonale au milieu du chemin. Je baisse la tête en pensant bêtement à Scorsese qui ne risque rien du haut de ses trente centimètres. Et c'est là que je pile net. De chien à mes côtés, point. Je me retourne. Rien non plus. La touffe de poils rebelles a brisé le cercle magique de la dépendance.

« Scorsese ? Scorseeeeeeeese ? ! »

Putain de chien ! Mains en porte-voix, je m'époumone. Je suis seule – heureusement – pour m'entendre invectiver l'un des plus grands réalisateurs de tous les temps. Je rebrousse chemin en regardant sur les bas-côtés. Et si ce con était tombé dans la douve ? Je m'approche jusqu'au bord en scrutant le fond tellement envahi de végétation qu'on ne le voit plus. Lentement, je reviens sur mes pas. Je retrouve le phare de Saint-Jean et le soleil un peu plus haut que tout à l'heure. Et soudain, un jappement. Scorsese est toujours invisible, mais il est quelque part par là. Je quitte prudemment le chemin bitumé. Je sais que quelques mètres plus bas, juste derrière les cactus, c'est le risque de chute en aplomb sur la basse corniche. Avant la barrière épineuse, la pente est douce. Enfin douce en déclivité, parce que pour le reste, elle est parsemée de rocailles acérées, instables sous le pas, et de rochers qui affleurent le sol rouge comme des récifs terrestres. J'essaie de ne pas me casser la gueule sur les pierres, tout en me guidant vers les aboiements du chien. Et puis, derrière un massif dense, je le retrouve. Il est tout guilleret, l'œil pétillant derrière sa frange hirsute, son moignon de queue en essuie-glace. Je m'apprête à l'engueuler sec quand je remarque qu'il n'est pas seul. Il s'est

sagement assis à côté de quelqu'un. De quelqu'un d'allongé et de particulièrement immobile. Je m'approche lentement pour constater ce que je supposais déjà : ce quelqu'un est décédé. Difficile de rester aussi impavide avec les jappements de la bestiole dans l'oreille droite si tu n'es pas sérieusement mort. L'homme est étendu sur le ventre, visage tourné vers la mer, dissimulé du chemin par un énorme buisson touffu. Il lui manque une basket. Son T-shirt est remonté très haut, presque sur ses épaules. Je remarque des traces de coups sur son dos brun. Je m'approche du côté de sa nuque, m'accroupis et pose deux doigts sur la carotide, histoire de. C'est froid et ça ne pulse pas. Je me déplace doucement pour faire face à son visage, et je vois que ce gars-là a mis du temps à mourir. Et qu'il a eu mal. Son visage, ou le peu que j'en aperçois, est boursoufflé, violacé, en sang. Ce visage n'a plus de logique, plus de symétrie. Ça s'appelle un passage à tabac. Je n'ai jamais compris d'où venait cette expression mais c'est la seule qui s'impose. Je me relève et prends une grande inspiration, les yeux tournés vers la mer. Elle et le soleil s'en foutent, ils scintillent et brillent comme si de rien n'était. Comme s'ils n'avaient pas été les témoins d'un déchaînement mortel. Ouais, ils s'en foutent, ils en ont déjà vu d'autres. Mais pas moi. Devant cette violence, cette insulte à la beauté du lieu, j'essaie de ne pas gerber. D'une part pour mon orgueil personnel, d'autre part pour ne pas contaminer la scène. Je caresse la tête de Scorsese et le soulève pour nous éloigner du corps. Je remonte jusqu'au chemin de ronde, récupère sa laisse au fond de ma poche et l'attache à un petit arbre. Si tôt, en semaine, personne ne se promène. Je suis donc seule avec un cadavre et un chien ravi de sa découverte. Je ne vois qu'une solution. Je sors mon téléphone et appuie sur la touche Jo dans les favoris. Ça ne sonne pas très longtemps.

« Salut, c'est moi. Je te réveille ? »

Je vois son pouce et son index écraser ses yeux puis sa main remonter sur son front et passer dans ses cheveux ras avant de lâcher :

« Diou. »

Mon unique syllabe, si légère qu'elle pourrait ressembler au petit papillon jaune qui volette au-dessus de la tête de Scorsese, s'écrase comme un parpaing sur mes baskets. Aïe. Je l'ai réveillé.

« Oui. Note bien que si je t'appelle aussi tôt, ce n'est pas juste pour te faire chier. J'ai un cadavre avec moi. Et il n'est pas mort tout seul.

— Putain. »

Deux syllabes. On progresse.

En attendant la cavalerie, je retourne auprès du gars. Ses cheveux ras sont recouverts par du sang noir, des mouches sont déjà à l'œuvre. Le bout de profil que je vois entre le haut du T-shirt et la pierre sur lequel il est écrasé est inidentifiable : il n'y a plus vraiment de nez, l'arcade sourcilière et la pommette sont enfoncées et une croûte marron recouvre le reste du visage. J'ai l'impression qu'il est très jeune. Sur la peau brune de son dos, en plus des traces de coups, je remarque une tache ronde plus foncée au-dessus de la ceinture du pantalon. Je contourne lentement le corps en essayant de comprendre. Je remonte par la droite de l'arbre et je remarque des traces qui maculent les arêtes des pierres du côté est du buisson. Je suis cette piste rouge sombre et rejoins le chemin de ronde. Comment ai-je pu courir sur des taches de sang sans m'en apercevoir ? Mais il n'y a rien sur le gravier. Je lève la tête pour scruter les environs familiers.

Sur un tertre entre la douve et le sentier, on a fixé un banc de bois. C'est une position idéale, légèrement surélevée pour méditer en regardant la mer. Je me rapproche pour constater

que les herbes à proximité sont salement piétinées. Que la terre est imbibée à plusieurs endroits. Et que le banc de bois est encroûté sur un côté. Scène de crime.

J'entends un bruit de moto. Le commandant Santucci arrive en éclaireur. Tel que je le connais, il a dû sauter dans son pantalon sans même boire une tasse de café. Je le vois avancer à grands pas dans la montée. Plus il vieillit, plus il me plaît avec cet air perpétuellement soucieux et concentré, et cette ride du lion qui se creuse au fil du temps. Lorsqu'il s'approche, je remarque une barbe de trois jours bien taillée. La colonie de poils sauvages qui passe habituellement une tête par ses narines et ses oreilles a été totalement éradiquée. Il m'embrasse et je sens le parfum mentholé de son dentifrice qui me renvoie à ce que j'imagine être mon haleine de chacal en fin de vie.

« Tu étais avec quelqu'un ?

— Quoi ?... Qu'est-ce que tu... ? Alors, petit *a* ça ne te regarde pas, petit *bé* tu serais la dernière informée, petit *cé* où est le corps ? »

Je lui indique le buisson touffu en contrebas. Pendant qu'il va effectuer les premières constatations, je m'accroupis pour gratouiller la tête de Scorsese. La bestiole se contorsionne pour guider ma main vers son ventre, et moi, je me demande où est passée la seconde basket. Il n'y a rien aux alentours du banc. Je me relève, contourne assez largement le siège en bois pour ne pas rajouter mes empreintes et me dirige vers la douve. Je m'avance le plus près possible du bord pour scruter le fond. Un vrai bordel de végétation : chaque arbuste a décidé de pousser envers et contre tous, certains s'élèvent à la verticale tandis que d'autres colonisent tranquillement le sol. C'est épais et touffu dans différentes nuances de verts – tendre, bouteille, argenté –, avec quelques lignes d'écorce grise. Sur ma droite,

il y a une couleur qui ne cadre pas avec le camaïeu habituel. Je m'allonge à plat ventre parce qu'il m'est impossible de me pencher plus, et j'avance plus que la moitié de mon buste au-dessus du vide. L'avantage d'avoir un vrai cul méditerranéen, c'est que ça t'équilibre dans de genre de situation. J'entrevois de grosses fleurs bleues sur un fond jaune. Définitivement hors du catalogue de la flore locale, appartenant plus à un genre de couverture en synthétique. J'essaie d'apercevoir autre chose en faisant gaffe de ne pas rompre mon équilibre précaire. Peut-être sous ce buisson...

« Qu'est-ce que tu fous ? »

Je rampe en reculant, et me redresse pour faire face à Jo.

« Je cherchais sa basket.

— Diou, tu n'es pas sur cette affaire.

— Je sais.

— Toi, tu es la joggeuse dont le chien a découvert le cadavre de la manchette du journal de demain, basta.

— Mais j'ai quand même trouvé quelque chose. Là, en bas. »

Jo prend ma place au bord de la douve.

« C'est pas une basket.

— Non, ça ressemble à un sac de couchage. Il y a des personnes qui vivent ici la nuit.

— Il y a peut-être autre chose aussi. »

Il jette un regard circulaire en évaluant la profondeur du bâtiment.

« Évidemment, il n'y a pas d'accès vers le bas.

— Évidemment, sinon ça ne s'appellerait pas une douve. »

Pendant qu'il empoigne son téléphone pour demander du matériel d'escalade, je commence à me refroidir. J'enfile mon haut de survêt et j'éternue un grand coup. Calant son portable

contre son cou et sans me prêter plus d'attention que ça, Jo ôte son blouson et le pose machinalement sur mes épaules. C'est chaud et ça sent bon le commissaire.

« C'est à toi le chien ? »

— Non.

— Ça m'aurait étonné.

— Pourquoi ?

— Je ne te vois pas avec un chien.

— Pourquoi ?

— S'occuper de quelqu'un d'autre que soi, les responsabilités, l'attachement, tout ça... »

Je ne relève pas. Malgré le temps, Jo n'oublie rien. Et ne laisse rien passer. Avant que je puisse répliquer un truc bien incisif que je n'ai toujours pas trouvé, j'entends le deux-tons de la maréchaussée qui approche.

« Il va falloir que tu t'éloignes, Diou : on va établir un périmètre de sécurité.

— Et mon témoignage ?

— Plus tard. Ciao. »

Je lui rends son blouson et détache Scorsese de son arbre. Je le garde en laisse pour rejoindre la Vespa, quelques dizaines de mètres plus bas. Sur le chemin, je croise Edgar Casalès, commissaire adjoint et adepte de costumes improbables. Comme on est en mai et que les beaux jours reviennent, il a choisi un ensemble bleu. Que je ne qualifierai pas de *ciel* pour ne pas faire injure à l'intensité au-dessus de nos têtes. *Pisseux* semble plus approprié. Lorsqu'il arrive à mon niveau, il me salue d'un simple « madame Boccanera », assorti d'un réglementaire hochement de tête. C'est peu dire qu'il ne saute pas de joie en me voyant. En même temps, la dernière fois qu'il a eu affaire à moi, j'étais engluée jusqu'au cou entre tentatives de meurtre et meurtres totalement réussis. Moi, je l'aime bien avec ses costards

ringards et sa coiffure toujours immobile : alors je lui souris de mes trente-deux dents pas toutes d'origine. Je suis à deux doigts de lui lancer un vibrant « Bonjour Edgar, comment allez-vous depuis le dernier cadavre ? », quand il disparaît soudain de mon champ de vision. Il s'est littéralement laissé tomber sur les talons pour se mettre à la hauteur de Scorsese. Le chien-chien est tellement content de ce nouveau copain qu'il s'en pisserait dessus de joie. Et pour la première fois de ma vie, j'entends la voix de Casalès, habituellement sèche et désapprobatrice, minauder des trucs inintelligibles en gratouillant le cou de l'animal. Les hommes aux complets brouillés sont imprévisibles.

Sur le plateau, j'ouvre le top-case du scooter pour récupérer un bol en plastique et une bouteille d'eau. Pendant que le chien lape tout ce qu'il peut en en mettant partout, je descends le reste de flotte en réfléchissant. Il est un peu plus de 8 heures et je ne me sens pas de me retrouver chez moi face à un café et des idées noires. Je range l'écuelle et la bouteille et soulève Scorsese. Avant de le déposer dans son panier, je le serre doucement contre moi. Ce n'était pas prévu mais là tout de suite, j'ai besoin de tendresse. Et il n'est pas en reste, l'animal. Il niche sa tête contre mon cou et me lèche avidement. À cet instant, je me fous que cette langue soit allée inspecter sa bite ou ses couilles, je suis bien contente d'avoir un petit copain qui d'instinct sait ce dont j'ai besoin. J'ai droit à un nettoyage consciencieux d'oreille et quand il arrive aux narines, j'arrête tout et lui mets ses lunettes de piscine, signe qu'on va bientôt démarrer.

Lorsqu'on arrive au carrefour, je prends la basse corniche par le boulevard Maeterlinck, direction Villefranche. En cette saison et à cette heure-ci, les plages seront désertes, et c'est exactement ce que je recherche. Je m'enquille l'avenue du Maréchal-Joffre (tu parles d'une avenue, c'est une toute petite rue qui cale sec, bordée de villas qui débordent d'orangers et

de citronniers) et je continue jusqu'à la plage des Marinières. Comme prévu, il n'y a personne. J'accroche la Vespa à un arbre et m'avance sur le gravillon qui forme la plage. Ne cherche pas, il n'y a pas de sable. Tu as le choix entre les galets et les rochers à Nice ou du gros grain à Villefranche. Si tu viens dans le coin avec la chanson de Patrick Coutin dans la tête, tu t'apercevras vite que, par ici, les filles qui marchent sur la plage ont du mal à onduler du cul et à secouer leur crinière en même temps sans se péter une cheville.

Je pose mes fringues en tas. J'ai à peine le temps d'intimer l'ordre à Scorsese de monter la garde qu'il s'est déjà endormi, la tête sur mes baskets. Alors j'avance vers l'eau. Un orteil. Putain, elle est gelée ! Nous sommes en mai et elle ne doit même pas atteindre 17 degrés. J'entends d'ici les copains bretons se marquer. « 17 degrés ? Mais chez nous, c'est signe de réchauffement climatique ! » Oui, mais moi, je viens d'une civilisation où on n'envisage pas la baignade à moins de 25 degrés. Deuxième orteil. C'est pas mieux. Bon, il ne va pas falloir gamberger trop longtemps, Boccanera. Trois enjambées rapides et je plonge. Je suis saisie. En fait, elle doit être à 15 degrés. Deux brasses sous l'eau et j'émerge. Direction le repère jaune qui flotte là-bas, en crawl rapide pour oublier le froid. C'est comme un étau glacé qui m'enserme le corps mais je nage jusqu'à faire le tour de la bouée. Je m'arrête pour reprendre mon souffle, le bras autour de la sphère en plastique qui flotte paresseusement. Ça va être dur de revenir, je n'ai pas grand-chose dans le bide et trop de visions d'horreurs dans la tête. J'espérais chasser le visage détruit du jeune homme de mon cerveau. Loupé. Quelques mètres sous moi, les posidonies en rajoutent. Comme un immense tapis qui ondule, prêt à libérer les monstres marins de mon enfance. Depuis quelque temps, j'imagine surtout que ces plantes emprisonnent pour l'éternité les milliers de

cadavres de réfugiés embarqués sur des rafiots pourris, objets d'un trafic immonde, fuyant des horreurs sans nom. Non, des horreurs tout à fait nommables qui s'appellent guerre, torture, famine, dictature. Devant l'indifférence d'un Occident qui ne s'émeut plus ni devant les sauvetages en mer ni devant l'écume d'un radeau qui a chaviré. Quand la dernière frontière avant l'Europe a englouti des êtres qui fuient. Ils meurent entre la Libye et la Sicile, mais moi je vois des corps intacts qui glissent jusqu'ici, portés par des courants, pour reposer au milieu des herbes noires qui les retiennent, le visage tourné vers la surface trop lointaine. Leur peau prend peu à peu la teinte du fond de la Méditerranée. Putain, il faut que je me secoue. Il faut que je revienne sur la plage. Scorsese s'est réveillé et me guette. J'espère qu'il n'a pas pissé sur mes fringues.

Lorsque j'ouvre la porte de l'appartement, je tombe sur un Dan matinal et ébouriffé qui me regarde d'un air interloqué.

« Tes cheveux sont trempés. Il pleut dehors ? »

— Non, je suis allée nager à Villefranche.

— Tu es allée à la plage ? »

Avec la même dose d'incrédulité et de confusion que si je lui avais annoncé que j'avais arrêté le café et le sexe pour rejoindre les témoins de Jéhovah.

« Ce matin au mont Boron, j'ai découvert un mec mort... »

— Ça ne va pas recommencer, Diou ! On avait dit que tu te consacrais aux affaires simples. Et que tu laissais les cadavres aux autres.

— Ne m'engueule pas. Celui-ci m'est tombé dessus. Enfin, c'est Scorsese qui l'a repéré.

— Je savais bien que ce clébard, c'était une mauvaise idée. Il est mort de cause naturelle au moins ?

— Non, vraiment pas. Il a été passé à tabac.

— Oh putain ! »

Je lui résume mon début de matinée pendant qu'il nous prépare un café.

« Jo va bien ? Toujours aussi rustique ?

— Rustique ?

— Oui : ton ex est quand même une caricature d'hétéro bourrin.

— Meuh non, tu exagères. C'est juste un ours qui n'est pas ton genre de nounours.

— J'aime pas les nounours.

— Et comment va Emiliano, au fait ? Ça fait un bail que je l'ai pas vu à la maison.

— C'est compliqué.

— Compliqué pourquoi ?

— Parce que le travestissement, les plumes, la cage aux folles, tout ça, c'est vraiment pas mon truc. Je te dirais même que ça me gonfle. Et lui, c'est toute sa vie.

— Je te trouve bien rustique sur ce coup-là. Très... queer bourrin, si je puis me permettre.

— Connasse, bois ton café. »

C'est dommage qu'Emiliano passe moins à la maison. D'une part parce que le directeur du Zanzib'hard est d'une beauté à se taper le cul par terre (d'ailleurs, je me suis tapé le cul contre une porte avec lui, avant qu'on ne se mélange sur un canapé), d'autre part parce qu'il est sympa, et enfin parce que Dan et lui vont bien ensemble.

« Moi, j'ai été réveillée par un chien fou. Et toi, c'est quoi ton excuse pour t'être levé aussi tôt ?

— J'ai rendez-vous à la galerie avec un acheteur potentiel. Du genre à acquérir des photos hors de prix entre deux avions. Si je ne suis pas trop manchot, il repartira avec les trois tirages sur lesquels il a flashé pendant le vernissage, jeudi dernier.

— Que la Force soit avec toi, Obi-Dan Kenobi. Je vais me repieuter.

— N'oublie pas le clebs ! »

Je dépose Scorsese sur sa couverture au pied de mon lit. Ça tombe bien, il a l'air d'avoir envie d'y rester. J'ouvre le tiroir de ma table de chevet. La boîte de somnifères est tout au fond. Cela fait des mois que j'essaie de m'en passer. J'ai parfois réussi à récupérer des pans de nuit assez longs pour être qualifiés de périodes de sommeil au lieu des miettes habituelles. Mais pas souvent. Et ce matin, il faut que j'oublie ce monde quelques heures.

J'ai choisi *Clint Eastwood*, le morceau de Gorillaz, comme sonnerie de téléphone. Je suis donc réveillée par cinq coups du combo cymbales/grosse caisse puis ligne de basse et orgue. Je tâtonne pour attraper l'engin avant que Damon Albarn ne m'affirme qu'il n'est pas heureux, mais qu'il se sent bien avec du soleil dans son sac.

C'est Colette, la patronne du restaurant Aux Travailleurs.

« Allô ma biche, je te dérange ?

— Mouif... je me réveille.

— Tu as encore pas dormi cette nuit ?

— Ça va, ça va...

— Dis voir, tu as beaucoup de travail en ce moment ?

— Je ne suis pas débordée.

— C'est pour Marina, tu sais, celle qui tient le salon de thé rue de la Boucherie. Elle a besoin d'aide. Sa fille a disparu. Tu es au bureau aujourd'hui ? Je lui dis qu'elle peut passer te voir ? »

Je me redresse en essayant de faire le point mentalement. Il est presque midi, je suis encore au lit. Ah oui, j'ai découvert un cadavre et je suis allée nager. Il est presque midi,